

SCÈNE

Quand le théâtre fait mieux que Netflix

Votre ado ne jure que par « 13 Reasons Why » ? Dites-lui donc que le théâtre fait plus fort avec « Jimmy n'est plus là ». Ce spectacle aux écrans kaléidoscopiques est à la scène ce que le binge-watching est aux séries.

CRITIQUE

CATHERINE MAKEREEL

Biberonnés aux écrans, les ados seraient donc devenus incompatibles avec la scène ? Gavés de rebondissements permanents dans les séries télé, ils ne seraient plus réceptifs à une pièce de théâtre aux ficelles plus artisanales ? Habités à jongler entre Instagram et Snapchat, ils seraient incapables de rester scotchés plus d'une heure devant une seule et même histoire ? Que les bonimenteurs de ce genre de prophéties apocalyptiques aillent se rhabiller ! Avec *Jimmy n'est plus là* (dès 12 ans), la compagnie Trou de Ver prouve que le théâtre a encore bien des atouts pour séduire cette fameuse génération Z, autrement appelée les « digital natives ».

Déjà acclamée avec des spectacles comme *Le trait d'union* ou *Jean-Jean*, la compagnie va un cran plus loin dans la prouesse technique avec *Jimmy n'est plus là*, fable narrativement et visuellement vertigineuse sur le quotidien d'une bande de jeunes comme empêtés d'eux-mêmes. La pièce n'est pas sans rappeler la série américaine *13 Reasons Why*, dans laquelle une jeune fille laisse des cassettes pour énoncer les raisons qui l'ont poussée au suicide puisqu'ici, notre Jimmy annonce très vite la couleur (menaçante) : « Lundi, tout le monde saura pourquoi Jimmy n'est plus là. » On n'est d'ailleurs pas très éloignés des codes de Netflix puisque non seulement l'histoire est découpée en épisodes, non seulement ces épisodes correspondent aux différents points de vue des personnages, mais le récit se déroule grâce à un dispositif vidéo virevoltant : les quatre comédiens jouent en permanence avec des écrans sur lesquels apparaissent une foule de personnages – parents, profs, élèves, concierge, etc. –, le tout calé au millimètre et orchestré avec beaucoup d'ironie.

Tournis

C'est l'histoire de Jimmy donc, un jeune garçon qui a décidé qu'il voulait devenir une fille. Mais c'est aussi l'histoire de Lara, « miss no life », qui est amoureuse de Jimmy et va fomenter un plan destructeur pour lui prendre son cœur. Il y a aussi Marie, piégée un jour par une photo volée et devenue la « chaudasse » de l'école. Il y a enfin Sandra, la sœur de Jimmy, accro à la muscu mais qui boxe surtout pour défendre son petit frère



dans un « monde plein d'enflures ». Toutes ces expériences vont s'imbriquer ingénieusement dans un montage théâtral, mi-cinématographique qui donne le tournis. Les « millenials » y seront comme des poissons dans l'eau et les plus vieux garderont sportivement le rythme à mesure que ces tranches de vie rebondissent sur des vidéos kaléidoscopiques. Parents défaillants, recherche de son identité sexuelle, piège des réseaux sociaux, homophobie : la liste des thématiques abordées en fait une série idéale à « binge-watcher ».

Mille trouvailles

Chez les Royales Marionnettes, on ne fait pas vraiment dans la série américaine mais plutôt dans la marionnette traditionnelle liégeoise. Mais n'allez pas croire que les enfants n'y sont pas moins hypnotisés que devant un bon vieux *Game of Thrones*. Les royaumes de Westeros laissent place à l'empire de Charlemagne et au duché des Ardennes mais, question suspense, *Les 4 fils Aymon* (dès 9 ans) n'ont rien à envier au Trône de Fer (le sexe en moins !). En racontant cette légende médiévale autour du cheval Bayard et des quatre fils Aymon qui défièrent l'empereur contre la volonté de leur lâche de père, Didier Balsaux tisse surtout une métaphore

sur la révolte et la désobéissance civile.

Avec mille trouvailles – un jeu d'échecs pour évoquer un tournoi de chevaliers, ou encore des pieds de bois balançant sous des boucliers pour suggérer une armée éreintée –, la pièce fait aussi le lien avec l'actualité, notamment quand un soldat aux ordres de Charlemagne devient un CRS aux méthodes répressives disproportionnées, faisant clairement allusion à l'actualité française et à ses récentes bavures policières. Marionnettes expressives, maquettes de château, toiles peintes en guise de décor : ce spectacle mélange un artisanat ancestral à un propos des plus modernes puisqu'on y évoque aussi le consumérisme ou l'écologie.

Les plus petits pourront aussi se régaler avec une pièce moins engagée mais toute aussi engageante. *Mon p'tit coco* (dès 3 ans) met en scène deux cocottes coquettes qui vont bientôt pondre de drôles de cocos. La Berlu y joue avec des nids, des coquetiers, des minuteriers, des œufs qui collent, disparaissent, huppent, éclosent. Entre les tours de magie, les pas de rumba et les tentatives d'omelette, Violette Léonard et Barbara Sylvain couvent surtout un spectacle sur les hauts et les bas du métier de mère, et la joie de voir son poussin voler de ses propres ailes.

Les quatre comédiens jouent en permanence avec des écrans sur lesquels apparaissent une foule de personnages – parents, profs, élèves, concierge, etc.

© SARAH TORRISI



HUMEUR

CATHERINE MAKEREEL

Révolution féminine : pour le jeune public aussi

Il y a d'abord eu ce spectacle de cirque. *Hands Some Feet* pour ne pas le citer. Salopette bleue pour lui, salopette rose pour elle. Voix de fée Clochette pour elle, muscles en acier pour lui. Manipulée comme une poupée par son athlète de partenaire, la belle évoluait ensuite sur un fil avec la grâce d'un papillon, jolis chaussons de danseuse étoile aux pieds. Vous sentez les clichés d'antan ? Alors oui, les deux acrobates se rejoignaient ensuite dans des duos complices à la corde à sauter mais, trop tard, le tableau était écorné. Et puis, il y a eu *Robin et Marion* de Darouri Express et son carré amoureux pour dire l'éveil du désir chez les ados.

A la manière des *Jeux de l'amour et du hasard* de Marivaux, mais en version québécoise, la pièce orchestre les pulsions amoureuses et érotiques de quatre jeunes, deux filles et deux garçons. Il y a Robin qui dit « je t'aime » à Marion juste pour qu'elle enlève ses vêtements. « Je lui passe dessus et on n'en parle plus ! » Il y a Richard pour qui les filles ne sont que des manipulatrices bonnes à torturer les mecs. Il y a Marion, aguicheuse impénitente qui se laisse ligoter par Richard et attend que Robin vienne la délivrer comme un chevalier. Il y a Alice qui sort des horreurs comme « Je suis une petite fille stupide et alors, pourquoi je devrais être intelligente ? ». Bref, dans ce chassé-croisé volatile comme peuvent l'être les amours adolescentes, les filles sont, au mieux, soumises, au pire castratrices. Et si elles semblent, dans les mots, assumer leur désir, elles semblent, dans les gestes, complètement dominées par des garçons violents. Comment diable peut-on choisir de monter un tel texte en 2019, à l'heure où des livres comme *Sorcières* de Mona Chollet ou des applications comme Tinder ont largement bouleversé la donne ?

Attention, nous ne sommes pas en train d'écrire que tout le théâtre jeune public belge a plusieurs trains de retard sur la révolution féminine en marche. Tout comme la littérature jeunesse se mobilise aujourd'hui pour tenter de faire oublier les errements de Martine, le théâtre pour enfants compte lui aussi de nombreuses compagnies sensibilisées à l'égalité des sexes. A Huy, que ce soit en faisant jouer le petit chaperon rouge par un garçon, comme chez Dérivation, ou en dégommant carrément les clichés sexistes, comme dans *La classe des mam-mouths* du Théâtre des 4 mains, les artistes belges font joyeusement avancer le débat.

Par contre, ce que nous écrivons, c'est qu'il est urgent, incontournable même, pour toutes les compagnies de se poser cette question de la représentation des sexes. Que ce ne peut pas être une fantaisie de quelques âmes progressistes mais un réflexe chez tous. Que se poser des questions de genre devrait figurer dans la « to-do » liste des compagnies au même titre que le réglage des lumières ou le montage du décor. Cette conscience ne peut pas être optionnelle mais doit devenir naturelle parce que les enfants qui reçoivent ces spectacles sont à un âge où les représentations de notre monde se forgent, se figent même parfois. L'erreur n'est donc pas permise. Ni le laxisme.



musique
Festival des Solidarités
Les derniers feux de l'été

cinéma
Scary Stories
d'André Ovredal
avec Zoe Margaret Colletti



scènes
Les zorties
Un spectacle jardiné en permaculture

